

Rimbaud. Une adolescence violée

Voilà un ouvrage inspiré d'un souffle, d'un rythme, d'une associativité littéraire et psychanalytique, d'une prosodie fougueusement fécondée par le verbe rimbaldien comme on en lit peu dans la littérature psychanalytique. Comment rendre compte de la pénétration que procure en soi le « mystère » poétique de Rimbaud ? Par un style bercé du « roulis » des phrases de l'auteur du Bateau ivre ? « Écoutons » celui de Maurice Corcos pour parler de « homme aux semelles de vent » et de ses fugues adolescentes : « On part donc pour éloigner ses démons intérieurs du milieu familial où ils s'exacerbent et peuvent mener trop loin. On part aussi parce que dès le début dans cette famille-là, on ne trouve personne avec qui croiser ses curiosités aussi est-on dès la naissance en exil et que rejoindre les parnassiens, cet ailleurs qui était déjà familier par les livres, devient une planche de salut, tant il est vrai qu'avec Vialatte, « il est des dépaysements qui rapatrient ». Encore eût-il fallu que ces bourgeois-bohèmes accréditent les formes de pensée de cet ange sauvage ! Arthur part enfin, pour expurger très loin les humiliations rencontrées en route et qu'il croit avoir été générées par ses vices infantiles. On part bien sûr à la recherche de l'auteur, fût-il, même et surtout, si peu auteur de ses jours... pour voir si et combien on lui ressemble. (...) On part pour les retrouver et surtout mieux s'en débarrasser. Mais las, rien n'y fait, on emmène le passé dans ses bagages et ses morts sur le dos : « je me croyais en enfer donc j'y suis ». Télescopage absolu des temps, dans tous les espaces. Le passé me pense donc j'y suis. » (p.137).

Dans un rythme soutenu, convoquant nombre d'auteurs allant de Nietzsche, Lautréamont, Michaux, Gracq, Breton, Bonnefoy, Rilke, Musil et bien d'autres, Maurice Corcos délivre, dans les quatorze chapitres d'un ouvrage d'une grande sensibilité, sa compréhension de la trajectoire Rimbaud, répétant que pour saisir l'adolescence et ses tourments, il faut lire le poète Ardennais comme il faut lire *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, *L'Attrape-cœurs* de Sallinger ou écouter les chansons de Kurt Cobain ou de Léo Ferré qui a si bien chanté Rimbaud et, sans doute, s'en trouvait proche dans cette enfance « violée » par quelque séduction de prêtre.

Pourquoi lire Rimbaud pour les soignants ou parents d'adolescents ? Parce qu'il est un exemple unique de quelqu'un qui écrit au moment où il vit la période de pubescence massive d'un corps qui le transforme « corps et âme » au point de lui inspirer des Illuminations. La poésie de Rimbaud respire, transpire, expire génialement, dans une « vérité dans une âme et dans un corps », une violence pulsionnelle adolescente qui, écrit Maurice Corcos, « le violente de l'intérieur », le « passivise », à témoin en quelques mois cette croissance de 1m61 à 1m76..., au moment où il va rencontrer Verlaine.

Parce qu'également comme nombre de nos adolescents d'aujourd'hui, en particulier ceux de couples désunis avec une mère omniprésente et un père éloigné, son enfance et adolescence sont dominées par une « emprise » maternelle et un « fantasme d'identification au père » qui alimentent aussi bien l'activité d'écriture que celle du voyage, de fuguer, de s'échapper, voire de s'addicter - y compris à la marche, ce qui fut le cas de Rimbaud. Parce que les fugues, les départs et les retours du jeune Arthur ont eu un centre de gravité (dans tous les sens du terme) : celui du foyer maternel et qu'en ce sens, ils ressemblent plus un « jeu » du *Fort-Da*, témoin d'une impossibilité de dépasser cette deuxième phase de « séparation-individuation » qu'est l'adolescence.

Parce que, écrit encore l'auteur, cette magnifique formule de Rimbaud dans ses lettres à Izambart et Demy, « Je est un autre » est d'abord celle d'un « je » corporel submergé par des sensations, des affects, des sentiments, des pensées qui apparaissent au « je » subjectif comme un « autre » hanté par tous ces « autres » qui le convoitent et cherchent à le séduire, ou ces « autres » des générations antérieures dont il faut à la fois s'approprier et se désapproprier l'existence. Ce « je est un autre »

annonce de manière fulgurante ce « moi qui n'est pas maître en sa propre maison » de Freud, dont les racines infantiles sont perçues comme impersonnelles, ce dont rend compte la seconde formule de Rimbaud qui précède la première « C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire : On me pense - Pardon du jeu de mots ». En explorateur de la vie psychique, Maurice Corcos va plus loin et pose l'hypothèse, en particulier celle du viol, réel celui-là, concernant le jeune Arthur, cherchant à en débusquer la trace et l'indicible probabilité dans certains passages poétiques. Outre le fameux *Cœur supplicié* ou *Cœur du pitre*, écrit après l'une des premières fugues de Rimbaud à Paris et l'ayant amené à la caserne Babylone où il côtoie des fédérés communards qui, ivres, auraient eu des comportements sexuels de débauche, l'auteur convoque à juste titre un poème de l'*Album Zutique* où il est question d'un prêtre qui séduit dans un wagon du train au moment où celui-ci rentre dans un tunnel (scène ferroviaire ô combien allégorique), sachant que « le prêtre » était également le surnom d'un des amis bisexuel de Verlaine, Bretagne, habitant Charleville et que Rimbaud connaissait. Comme frère Milotus d'« un cœur sous une soutane », le vieux prêtre de ce poème de l'*Album zutique* est en effet bien suspect de pratiques érotiques séductrices et traumatiques... écrivons-nous dans notre ouvrage *La colère de Rimbaud. Le chagrin d'Arthur*.

Rimbaud nous apprend que « le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'homme », ce que l'appréhension conflictuelle des forces psychiques montre assez dans nos cliniques. L'expérience de l'écriture d'*Une saison en enfer* fut équivalente chez lui à une psychanalyse « sauvage » où la polyphonie des voix est celle qui hante la psyché adolescente. Le malheur d'Arthur fut de ne pas rencontrer en son temps de psychanalyste - et pour cause elle n'existait pas encore -, à l'inverse des adolescents de notre époque : « Mais pas une main amie ! et où puiser le secours ? » écrit-il dans *Adieu, d'Une saison en enfer*. L'en-deçà du langage à l'horizon d'Une saison sera « touché », dans la réalité, par le départ de Rimbaud et son abandon définitif de la poésie.

Pour terminer et saluer encore une fois le travail de Maurice Corcos -dédié à Jean Gillibert - que je recommande à tous les praticiens de l'adolescence, je lui laisse la parole afin que le lecteur saisisse les enjeux psychiques sur lequel porte cet ouvrage sur Rimbaud : « Avant sa chute, Arthur Rimbaud aura donc navigué comme tout adolescent entre besoin de sécurité (je et un autre) et besoin d'indépendance (je ou un autre) avec des zones de confusion (je est un - une - autre... externe et interne), des zones de jubilation (« jeu est un autre ») et des zones de grande angoisse (« je est plusieurs autres... voire beaucoup d'autres ») (p.116).

Revenir à Rimbaud est, comme Maurice Corcos le montre, revenir à celui qui a ouvert au sens de paroles riches de mystères refoulés inexprimés jusque-là, cela à condition de se déprendre de soi-même de ses habitudes de pensée, de ses certitudes, ce à quoi la poésie, comme l'exercice de la pratique analytique, nous obligent. Si l'oreille de l'analyste est insensible à l'énigme poétique, comment pourrait-il exercer son art ?